



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

RÉCIT D'UN PROPRIÉTAIRE

Nagaya shinshiroku

DE YASUJIRO OZU

fiche film

FICHE TECHNIQUE

JAPON - 1947 - 1h12

Réalisateur :
Yasujiro Ozu

Scénario :
Yasujiro Ozu
Tadao Ikeda

Photo :
Yuuharu Atsuta

Montage :
Yoshi Sugihara

Musique :
Ichiro Saito

Interprètes :
Choko Iida
(Tané)
Hohi Aoki
(Kohei)
Chishu Ryu
(Tashiro)
Eitaro Ozawa
(le père)
Mitsuko Yoshikawa
(Kikuko)
Reichiki Kawamura
(Tamekichi)



SYNOPSIS Un soir, Tashiro amène un petit garçon perdu, laissé sur le bord de la route. Mais personne n'en veut dans le voisinage. Contre son gré, c'est une veuve, Tané, qui se retrouve avec ce gamin sur le dos. D'abord tendus, leurs rapports s'adoucissent ; elle l'apprivoise.



CRITIQUE

De retour de son internement en camp de prison à Singapour, Ozu retrouve les studios de la Shochiku à Ofuna pour tourner cette petite chronique urbaine de l'après-guerre. Comédie utopique éludant totalement les ravages subis après la défaite du Japon, la critique et le public s'en prennent violemment à la vision d'Ozu, qui finira par renier cette œuvre. Elle se place pourtant parmi ses films les plus abordables et poétiques de sa riche filmographie.

(...) Envoyé à Singapour, occupé par les Japonais, durant la Seconde Guerre Mondiale pour réaliser un documentaire sur l'indépendance de l'Inde, Ozu n'en tourne jamais le moindre mètre. En revanche, il passe son temps à regarder des métrages américains confisqués par les Japonais et s'éprend de passion pour les films de Ford ou de Welles. Nul doute qu'il ait également eu l'occasion d'y découvrir les films de Chaplin, tant son **Récit d'un propriétaire** se réfère au thème développé dans **The Kid**. Tendre comédie sur la (fausse) relation mère-fils, Ozu aborde de front le difficile sort des enfants esseulés par la perte de leurs parents, mais élude savamment tous les autres problèmes liés à l'après-guerre. Mettant une nouvelle fois en scène les personnages d'un quartier populaire, il ne fait qu'effleurer leur dure condition de (sur-)vie : au contraire, bien que la pauvreté y soit visible

(gens pauvrement vêtus, habitations primaires, nourriture rare et précieuse), Ozu ne s'attarde pas sur ces détails. Contrairement aux films néo-réalistes italiens, il évite également de filmer la ville réduite en ruines suite aux bombardements ou alors les met en scène de façon élégante à travers de jolis cadrages savamment étudiés.

Ces personnages gardent la tête haute, tirent le meilleur profit du peu qu'il leur reste et s'aident les uns les autres. Bien évidemment la débrouillardise est de mise, comme le prouve le jeu truqué du tirage de la paille pour savoir qui devra garder l'enfant ; mais règne une atmosphère de confiance et de support mutuel entre les gens. L'enfant - magnifiquement dirigé - est le principal ressort comique et dramatique à la fois. Son destin d'orphelin est bien évidemment terrible et le sort que lui réserve la veuve bourrue n'est pas des plus enviables ; mais transpire dès le départ une réelle tendresse maternelle sous la surface rugueuse de la propriétaire, qui trouve son aboutissement dès lors de la fuite de l'enfant. Mère et fils pour un court instant, les deux êtres s'accommodent tout naturellement de leurs nouveaux rôles respectifs. La scène de la photo immortalise cet instant, mais par l'insert du tirage de la photo à l'envers, Ozu signifie l'absurde de la situation (la tête / le monde à l'envers) et du moment limité dans le temps.

Critiques et public reprochaient à Ozu d'avoir créé un microcosme

utopiste loin de la réalité ; pourtant il a voulu donner une image optimiste et encourageante des conditions que tous savaient difficiles. Les derniers plans des enfants orphelins dans le parc prouvent d'ailleurs que le réalisateur n'était pas dupe et qu'il avait voulu traiter sur un ton humoristique un sujet réel autrement plus grave. A noter, que si Ozu s'est inspiré du cinéma américain, il a certainement inspiré des réalisateurs comme Kitano (**A scene at the sea**) et Antonioni.

Bastian Meiresonne

<http://eigagogo.free.fr/Critiques>

Réalisé en 1947 par l'un des plus grands cinéastes japonais, Ozu, **Récit d'un propriétaire** est un film relativement court, appartenant à un genre (les chroniques de voisinage) qu'affectionnait particulièrement son studio - Kihachi - dans les années 30. Il s'agit surtout de son premier film réalisé à l'issue de la guerre. Yasujiro Ozu a déjà 39 films à son actif, dont certains muets datant des années 20.

Né en 1903, le 12 décembre, l'homme décèdera 60 ans plus tard, le jour de son anniversaire. S'il filme souvent les gamins comme de sales garnements, c'est que le gosse Ozu fut lui-même une canaille : indiscipliné, buvant de l'alcool, aimant se battre, et fétichiste de l'actrice Pearl White (star américaine blonde du muet) au point de garder sa photo par-



devers lui. Précocement fasciné par le cinéma, et aidé par son oncle, il se lança dès les années 20 dans ce qui n'était pas, au Japon, considéré comme un métier. En 1927 il réalise son premier film, perdu, comme une vingtaine d'autres.

Récit d'un propriétaire aborde l'un des thèmes chers au cinéaste : les relations entre enfants et adultes, et notamment la transmission, l'éducation (à l'instar de **Il était un père**). On y croise des visages familiers à son cinéma : Choko lida (**Un fils unique, Une auberge à Tokyo, Herbes flottantes...**) dans ce rôle de femme qui prend sous sa coupe un orphelin; Takeshi Sakamoto, personnage typique, moustachu et honnête, qui, ici, trouve et amène le gamin égaré ; le scénariste est celui qui avait écrit **Il était un père**, récemment ressorti et restauré pour Cannes Classics.

Les films d'Ozu ont en effet été découverts sur le tard en Occident. «Trop japonais» disait-on. Cela explique pourquoi, contrairement à Kurosawa, il a reçu si peu de prix internationaux. Son cinéma, pourtant admiré par les cinéphiles du monde entier désormais, touche aussi bien les paysans que les élites de son pays. (...) Le maître est souvent comparé à Bresson ou Dreyer, Bergman ou Antonioni. Kiarostami, John Cage ou encore Hou Hsiao-Hsien lui ont rendu des hommages directs (**Café lumière** par exemple) ou indirects (dédicace d'un de leurs films).

Dans un quasi huis-clos (quelques maisons ouvertes les unes sur les

autres) hormis deux échappées à l'air libre, Yasujiro Ozu met en scène les thèmes qu'il affectionne dans cette période de son cinéma : les rapports entre les générations, l'illustration d'un Japon qui se reconstruit après la guerre, la peur de la perte.

L'enfant, quasiment muet, symbole d'un futur énigmatique, permet de révéler à des vieux égoïstes, le propriétaire comme sa voisine d'en face, leur désespoir, leur manque d'affection. Ils en sont devenus immatures et irresponsables comme de grands gamins, attachés à leur routine. Forcément blessés. Craintifs, pour ne pas dire rejetant les nouvelles perspectives.

Et il est bien question de perspective avec Ozu. Posant sa caméra au ras du sol, ou presque, enrichissant ses plans d'arrière plans (bénéficiant ainsi de l'architecture traditionnelle de son pays qui ouvre les espaces les uns sur les autres grâce à des portes coulissantes), le cinéaste met en relief le vide qui se dégage de chacune des vies décrites. L'enfant égaré va évidemment tout bouleverser. Remplissant une maison, accomplissant involontairement sa mission. Le gamin n'a aucune de leurs réticences. Il a envie d'être aimé. Le minimalisme des dialogues n'affecte pas la richesse psychologique des personnages. Grâce au talent très expressif de Choko lida, cette «grand mère» acariâtre va lentement se muer en femme lumineuse, chaleureuse. C'est elle qui va le plus apprendre au contact de l'autre. Se rappelant ses

propres fautes, pardonnant plus facilement, regrettant ses propres ives.

Entre ses grimaces burlesques et ses larmes retenues (de joie, pas de tristesse, elle insiste), cette femme de mauvaise foi s'humanise et achève son auto-critique en guise de happy end. Chronique douce amère et touchante, pas forcément émouvante, légèrement drôlatique, ce **Récit d'un propriétaire** fait écho à ces films italiens réalisés après la guerre où le contexte social, la détresse morale croisent les chemins escarpés de la reconstruction de l'identité, de la redécouverte du lien humain. (...)

Vincy

www.ecrannoir.fr

BIOGRAPHIE

(...) Très jeune, Ozu s'était pris de passion pour le cinéma et, malgré l'opposition de son père, était engagé à la Shochiku comme assistant d'un opérateur. De cette passion pour le cinéma, américain de préférence, témoigne son premier film qui est un remake d'une œuvre de Fitzmaurice, **Kick-in**. Ses premiers films semblent encore dépourvus de caractères personnels mais très vite, surtout après la longue interruption de 1937 à 1945 qui représentera pour lui la guerre pour laquelle il est mobilisé, il se forge un style propre. Cinéaste intimiste de la vie familiale et des changements de saisons, il attache plus d'atten-



CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France,
qui produit cette fiche, est ouvert au public
du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30
et vendredi de 9h à 11h45
et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

tion au petit détail qu'à l'histoire.
"Les films d'intrigues trop élaborées m'ennuient. Naturellement, un film doit avoir une structure propre, autrement ce ne serait pas un film, mais je crois que pour qu'il soit bon, il faut renoncer à l'excès de drame et à l'excès d'action." Sa manière de filmer n'est pas moins originale : position très basse de la caméra, chaque plan doit être "un tableau dans un cadre", selon sa formule, pas ou peu de travellings, rôle des plafonds bien avant Welles et Citizen Kane.

Jean Tulard
Dictionnaire du cinéma

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

Zange no yaiba 1926
Le sabre de pénitence
Wakodo no yume 1928
Rêves de jeunesse
Kabocha
La citrouille
Nikutaibi
Takara no yama 1929
La montagne au trésor
Wakaki hi
Wasei kenka tomodachi
Les amis de combat
Daigaku wa deta keredo
J'ai été diplômé mais...
Kaishain seikatsu
La vie d'un employé de bureau
Tokkan lozo
Un garçon honnête
Kekkon gaku nyumon 1930
Introduction au mariage
Hogaraka ni ayume

Marchez joyeusement
Rakudai wa shita keredo
J'ai été recalé mais...
Sono yo tsuma
L'épouse de la nuit
Erogami no onryo
L'esprit vengeur d'Eros
Ashi ni sawatta koun
Chance perdue
Ojosan
Jeune demoiselle
Shukujo to hige 1931
La femme et les favoris
Bijin aishu
Les malheurs de la beauté
Tokyo no gassho
Le chœur de Tokyo
Haru wa gofujn kara 1932
Le printemps vient des femmes
Umarete wa mita keredo
Gosses de Tokyo
Seishun no yume imaizuko
Où sont les rêves de jeunesse?
Mata au hi made
Jusqu'à notre prochaine rencontre
Tokyo no onna 1933
Femme de Tokyo
Hijosen no onna
Femmes au combat
Dekigoro
Cœur capricieux
Haha o kowazuya 1934
Une mère devrait être aimée
Ukikusa monogatari
Histoire d'un acteur ambulancier
Hakoiri musume 1935
Une jeune fille pure
Tokyo no yado
Une auberge à Tokyo
Daigaku yoi toko 1936
Le collège est un endroit agréable
Hitori musuko
Fils unique
Shujuko wa nani o wasurae-taka 1937

Qu'est-ce que la dame a oublié ?
Todake no kyodai 1941
Les frères et soeurs Toda
Chichi ariki 1942
Il était un père
Nagaya shinshiroku 1947
Récit d'un propriétaire
Kaze no jaka no mendori 1948
Une poule dans le vent
Bashun 1949
Printemps tardif
Munakata shimai 1950
Les sœurs Munakata
Bakushu 1951
Début d'été
Ochazuke no aji 1952
Le goût du riz au thé vert
Tokyo monogatari 1953
Le voyage à Tokyo
Soshun 1956
Printemps précoce
Tokyo Boshoku 1957
Crépuscule à Tokyo
Higanbana 1958
Fleurs d'équinoxe
Ohayo 1959
Bonjour
Ukigusa 1960
Herbes flottantes
Akibiyori
Fin d'automne
Kohayagawe ke no aki 1961
L'automne de la famille
Kohayagawe
Sama no aji 1962
Le goût du saké

Documents disponibles au France

Revue de presse
Yasujiro Ozu par Shiguehiko Hasumi / ed. Cahiers du Cinéma
Cahiers du Cinéma n°603